Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 30 (2000)
Heft: 3

Buchbesprechung: La trahison [Monique Laederach]
Autor: Prélaz, Catherine / Laederach, Monique

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Monique Laederach

ou l'urgence d'écrire

Même si son dernier roman se veut un pastiche de la littérature classique au masculin, toute l'œuvre de Monique Laederach révèle une âme féminine et féministe. L'écrivain neuchâtelois croit en la vérité des mots.

Elle n'a jamais quitté son pays de Neuchâtel, qui est aussi le cadre de tous ses romans. Née en 1938 aux Brenets, fille de pasteur, Monique Laederach a toujours écrit, d'aussi loin qu'elle se souvienne. Ecrire pour affirmer sa condition de femme, son identité, sa liberté, sa volonté d'égalité. Toute son œuvre exprime, avec exigence, dans une langue très personnelle, éprise de vérité, la lutte sans fin pour être soi-même, la douleur aussi. Après de longues années d'enseignement, l'écrivain peut enfin se consacrer tout entière à son art, ainsi qu'à la traduction d'auteurs alémaniques, une autre activité qui la passionne. Perchée sur les hauts de Peseux, avec un bureau qui regarde le lac, elle reconnaît prendre enfin le temps de rêvasser. Mais ne vous y trompez pas: le feu de la révolte continue de l'habiter. Preuve en est son dernier roman, *la Trahison*, une forme de pamphlet où il est question des hommes.

– Comment l'écriture est-elle entrée dans votre vie?

– Monique Laederach: Elle a toujours été là. Récemment encore, mon père *(ndlr: le pasteur Laederach, bien connu de nos lecteurs)* m'a apporté un cahier de poèmes que j'avais écrits à neuf ans. Et je sais que ce n'étaient pas les premiers. J'écrivais tout le temps, cela m'était aussi naturel que piocher au jardin, aller me promener, nager ou faire du vélo. Cependant, mon père étant pasteur, la parole, écrite et parlée, était dans notre famille une chose très respectée. Pour moi, l'écriture est devenue plus essentielle à l'âge de quatorze ans, lorsque j'ai commencé mon journal. Car c'était moi que je formulais, avec mes premiers gros chagrins d'amour.

– Comment a évolué ce rapport avec l'écriture?

– L'écriture est longtemps restée une chose douloureuse. Hormis dans la poésie, je n'arrivais pas à formuler un «je» au féminin dans un roman. J'étais incapable d'imaginer un personnage intéressant qui soit une femme. Cela a commencé à changer en 1968. Plus tard, en 1974, des Françaises plaidaient pour une écriture féminine. C'est seulement en 1978 que j'ai pu moi-même poser ce «je» féminin sur la ma page. Il s'agissait de *Stéphanie*, un récit plutôt qu'un roman.

– Comment pouvez-vous expliquer ce blocage dont vous avez longtemps souffert?

– Tout simplement par le fait que toute ma culture, tout ce que j'ai pu lire et admirer depuis que j'étais toute petite – et Dieu sait que j'ai lu! – ne montrait que des hommes, des personnages masculins créés par des écrivains. A mes yeux, Flaubert déclarant «Madame Bovary c'est moi!», c'est un pur scandale. Femme adultère, elle se suicide. Le message est clair, l'image est forte: une femme n'a pas le droit de tromper son mari! Avant *Stéphanie*, j'ai traversé une grosse crise d'identité. Mais ce sont toujours les crises qui m'ont permis d'avancer.

– Etes-vous aujourd'hui débarrassée de cette image de la femme inférieure à l'homme?

– J'ai encore, ancrée en moi, cette impression qu'un personnage féminin a moins de prestige. Même dans la vie, quand j'écoute le discours d'un homme, il me semble plus crédible. Je suis encore contaminée par mon éducation, mes lectures, comme beaucoup de femmes de ma génération. Et cela me gêne énormément. On nous a toujours convaincues que nous étions un peu moins! Je ne peux pas en guérir, mais je peux faire un travail sur moi-même, par la psychanalyse et par l'écriture.

– Cette impression que vous gardez dans la vie, que le masculin est mieux considéré que le féminin, l'avez-vous balayée dans vos livres?

– Je ne la balaie pas, je l'utilise, comme un matériau de travail. Je suis loin d'être la seule à avoir une telle perception. Par l'écriture, je peux transmettre beaucoup de choses. Il est vrai que mes livres abordent souvent ce thème. *La Femme séparée*, par exemple, je l'ai écrit huit ans après mon divorce, non pas pour raconter ce qui m'était arrivé, mais parce que je rencontrais encore des jeunes femmes qui traversaient la même épreuve, avec ce même sentiment de culpabilité dont j'avais souffert.

– Dans votre activité d'enseignante, avez-vous eu ce même sentiment que la femme est, comme vous le dites, un peu moins?

– La différence, je l'ai rencontrée à tous les niveaux, sociaux, intellectuels, professionnels. Dans l'enseignement, on nous a fait un petit ghetto, confortable, mais un ghetto tout de même. Il est acquis que l'enseignement des langues, c'est pour les femmes.

– Voulez-vous dire qu'il est temps de redevenir féministe?

– Il y a deux ou trois ans, si vous disiez que vous étiez féministe, on

Photo Horst Tappe

Monique Laederach peut enfin se consacrer tout entière à son art

riait de vous, comme si c'était ringard, complètement dépassé. Le mot gênait même les femmes. Il dérange moins aujourd'hui. Pour ma part, je continue de lutter à travers l'écriture. Plus on formule ces choses, plus elles ont de chances de changer. C'est le même principe que pour la psychanalyse, et j'y crois très fort.

– Pensez-vous qu'il y a réellement une écriture de femme?

– C'est une grande question, mais je pense que oui. A mon sens, elle se manifeste déjà dans le choix du vocabulaire, dans les rythmes. Et une femme porte généralement sur les choses un regard de femme. Hélas, certaines trichent. Mais prenez par exemple Alice Rivaz, n'importe lequel de ses textes. Les choses sont claires, transparentes, elles sont dites sans voile, sans artifice. C'est une écriture qui va chercher la transcendance en profondeur, à l'intérieur de l'être.

– Recherchez-vous une même forme d'authenticité?

– Ce que je dis par mon écriture, ce n'est pas la vérité avec un grand V, mais c'est authentique, car je dis ce que je suis, je ne joue pas. Ensuite, le travail de la plume peut rendre belle la chose, mais sans mentir. Cela me paraît fondamental.

– Dans votre dernier roman, *la Trahison*, votre personnage est un homme, pris entre sa femme et sa maîtresse. Ne sommes-nous pas très loin du discours que vous tenez?

– C'est pour cette raison que c'est «presque un pamphlet», comme je le précise au-dessous du titre. Ce roman, je l'ai écrit comme on fait éclater un abcès, un trop-plein de culture au masculin, de littérature au passé simple. J'ai trouvé ça drôle, facile à écrire, dans un langage archi-connu de tout le monde, puisqu'on a toutes et tous grandi dedans. C'est à la fois Flaubert, Maupassant et Stendhal. Cette langue classique, les gens la connaissent. On me dit du reste que c'est plus facile à lire que mes autres livres.

– Etait-ce vraiment facile de se mettre dans la peau de cet homme?

– Oui, mais ça reste en surface, c'est chargé de clichés. Il y a tellement de modèles dans la vie, pour mon Robert Mojonnier, qu'ils sont tous venus au rendez-vous! Vous n'imaginez pas le nombre de lectrices qui me demandent si j'ai pensé à «un tel» en écrivant mon livre.

– Après ce pamphlet, reviendrez-vous à une écriture plus personnelle?

– *La Trahison* aura été une récréation après l'écriture et la parution de mon précédent roman, *les Noces de Cana*. Le prochain, je l'ai écrit dans ma langue,. Il s'intitule *Je n'ai pas dansé dans l'île*, et il faudra du courage pour l'aborder.

– En écrivant aujourd'hui, avez-vous le sentiment de poursuivre une mission, un devoir?

– Je demeure marquée par mai 68 et par deux révélations qui me sont alors apparues. La première me disait: j'ai le droit d'être comme je suis. Et la deuxième: pour une femme, écrire est un acte politique.

Catherine Prélaz

A LIRE

Monique Laederach, *la Trahison*, aux Editions de la Nouvelle Revue Neuchâteloise.

Quelques titres: *Stéphanie*, récit, L'Aire 1978; *la Femme séparée*, roman, L'Aire/Fayard 1982; *les Noces de Cana*, roman, L'Age d'Homme 1996; *Si vivre est tel*, poèmes, L'Age d'Homme 1980.